

Les valeurs québécoises

Jean-Philippe Martel

Numéro 329, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martel, J.-P. (2021). Compte rendu de [Les valeurs québécoises]. *Liberté*, (329), 70–71.

Les valeurs québécoises

Jean-Philippe Martel

Élise Turcotte
L'apparition du chevreuil
Alto, 2019, 160 p.

Patrick Nicol
Les manifestations
Le Quartanier, 2019, 448 p.

Les gens n'en pouvaient plus. La peur de la maladie, le confinement, le stress financier et familial les avaient mis à cran. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai pensé aux dernières élections fédérales, et plus particulièrement à ce qu'avaient dit les chefs des différents partis à propos du Québec, où la pandémie sévissait à présent de façon si virulente. « Le Québec, c'est nous », avait clamé le Bloc sur ses affiches. Malgré sa défaite, Andrew Scheer avait quant à lui prétendu que « les valeurs des Québécois [étaient] celles des conservateurs », avant d'énumérer la liberté d'expression, la réduction de la taille de l'État et les baisses d'impôts comme preuves de ce qu'il avançait. « Les Québécois et Québécoises peuvent compter sur nous pour défendre les valeurs du Québec », avait-il même ajouté, en manière de promesse ou de menace, je ne savais plus. Jagmeet Singh, lui, avait résumé sa campagne au Québec en rappelant – en français –, que « [c]e premier rendez-vous électoral nous a[vait] permis de mieux nous connaître. J'ai eu la chance de vous démontrer que nous partageons les mêmes valeurs ». Enfin, Justin Trudeau n'était pas en reste, qui soutenait « avoir entendu le message des Québécois, qui veulent [...] continuer d'avancer avec les libéraux, mais aussi s'assurer que la voix du Québec porte encore plus à Ottawa ». Personne n'avait tout à fait raison, mais personne n'avait entièrement tort non plus ; tout était possible et je passais mes soirées à faire défiler des nouvelles et des opinions.

Depuis longtemps, je n'entendais plus le monde qu'à travers ses discours, ses *mots d'ordre* ; maintenant, il n'y avait plus que ça, des paroles, du bruit. Nos écrans en étaient rayés. Certains énoncés étaient recopiés, d'autres partiellement détournés de leur sens, d'autres encore tournés en dérision, effacés. Puis nous nous sommes indignés de la mort de George Floyd, et des listes d'agresseurs ont commencé à circuler. Il aurait fallu pouvoir se déconnecter, déclarer une *cancel culture* de la violence, de toutes les violences.

Objets de langage, les romans que j'aime ne se détournent pas du monde. Au contraire, ils trouvent dans les mots qu'il profère leur motif dramatique – ce qui fait avancer leur intrigue, voire justifie leur existence. Tous les deux parus dans « le monde d'avant », *L'apparition du chevreuil*, d'Élise Turcotte, et *Les manifestations*, de Patrick Nicol, sont de ceux-là.

Élise Turcotte en particulier élabore une œuvre de combat, dans laquelle elle met au jour les liens entre privé et politique par l'entremise des discours qui les innervent tous les deux. À la suite d'échanges menaçants sur internet, sa narratrice, écrivaine, s'isole en forêt pour « faire taire les voix qui squattent [son] cerveau » et fuir une violence. C'est là qu'elle revoit les notes qu'elle a prises lors d'échanges avec d'autres

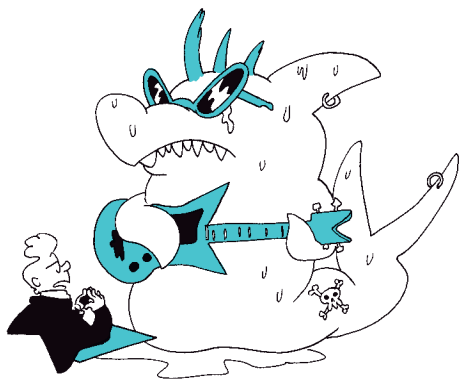
écrivains (des hommes) ou sur les pages Facebook de certains groupes masculinistes : « Mon cahier rouge est rempli de transcriptions de tels échanges. Ils se fusionnent à des phrases du cahier vert, des boutures, prélevées à mes propres souvenirs, des fragments d'histoire que je recompose. Quand la réalité ne parle pas assez fort d'elle-même, il faut la pousser un peu. »

L'apparition du chevreuil met un certain temps avant de déployer son récit, et peut-être son intérêt. Dans les premières pages, la narratrice procède par touches éparses ; nous sommes le plus souvent dans sa tête, et le discours l'emporte assez largement sur le récit, pour reprendre des catégories entendues. « Je voudrais ne pas écrire en touches aussi discontinues, écrit-elle. Mais ce que je suis m'en empêche, femme en lutte avec la langue, confrontée aux pleins et au vide chaque minute, en déséquilibre sur la cime des phrases. La voix qui ordonne de sauter est celle de la doxa littéraire : le grand thème, la raison, l'unification, le grand roman américain. Mais la mythologie que je crée n'est pas visible à l'œil nu. Je ne me réconcilie pas. »

« Quand la réalité ne parle pas assez fort d'elle-même, il faut la pousser un peu. »

Ce qui, de premier abord, peut sembler hésitant, « flottant », apparaît ainsi comme un choix assumé : le roman se donne le temps de placer ses cartes. Lentement, les dimensions essentielles de l'intrigue se font jour, et, avec elles, le fil conducteur du livre se précise : sur l'axe privé, la narratrice se situe au carrefour des tensions qui partent de la « spécialiste » qu'elle consulte, appelant à la libération de la parole, et de celles qui viennent de la famille, qui veille, par sa loi du silence, à celer ses drames spécifiques. Sur l'axe politique, elle est prise en étau entre Rock Dumont, leader de La Souche, un groupe identitaire faisant penser à La Meute, et son beau-frère, qui cherche à rétablir l'ordre patriarcal au sein de la famille. On voit bien comment les deux sphères s'entrecroisent et comment, surtout, elles font écho à une violence dont chacune des nouvelles vagues de dénonciations (#MoiAussi, etc.) nous rappelle l'omniprésence : « Tout finit par sembler si banal : le harcèlement, les paradis fiscaux, les assassinats en séries. »

Roman politique autant que poétique (en ce qu'il se pose lui-même comme projet de roman, manière d'écrire), *L'apparition du chevreuil* a aussi le mérite de rapprocher le discours identitaire des discours masculinistes et anti-intellectualistes. Dans ce livre comme



— Désolé, monsieur le requin, mais vous comprenez, « cool » ne veut tout simplement pas dire la même chose au Québec.

ailleurs, les « vrais hommes » se posent en victimes d'une élite féminine éduquée, qui chercherait à les endoctriner. Nous sommes toutes et tous dominé-es de toutes sortes de manières, mais la méfiance envers les arts, la culture en général est si grande, si bien entretenue, qu'elle nous fait voir, dans certains super-riches multipliant les violences, des hommes sortant du cadre, et, partant, capables de nous rendre à notre supposée grandeur passée. Cette « nouvelle culture de la droite », pour reprendre les mots de Turcotte, pratique une forme de « culpabilité inversée » : ceux et celles qui se lèvent pour dénoncer les violences commises à l'endroit de personnes minorisées sont accusé-es de monopoliser l'attention pour en retirer des bénéfices personnels; les savoirs universitaires sont dépeints comme approximatifs, dépendants de financements obscurs ou recelant d'innombrables complots; et toute considération esthétique dépassant le strict cadre de la décoration est présentée comme vaine, désuète et déconnectée des seuls enjeux auxquels les vraies élites sont prêtes à accorder la moindre valeur – enjeux qui sont précisément ceux sur lesquels leur légitimité est construite.

Dans un registre différent, *Les manifestations*, de Patrick Nicol, se lit aussi comme un « art poétique » faisant de certains discours dominants une forme d'altérité à apprivoiser. En voiture avec son épouse, Paul Dubois découvre qu'il ne sait pas vivre. C'est la reconnaissance de Sarah comme sujet à part entière (avec son propre jugement, ses désirs) qui le rend à cette conscience de soi. Une reconnaissance analogue conduit aussi tous les personnages à se sentir plus ou moins inadéquats et insuffisants. Sarah trouve insipide le confort auquel elle a jadis si fort aspiré, mais, pour compenser son ennui, se lance dans l'aventure non moins banale des relations extraconjugales; Ophélie, leur fille, est constamment à l'affût de maladies qui pourraient lui conférer un sentiment d'exceptionnalité, etc. « J'aurais voulu, comme dit la chan-

son, être un artiste, pense Paul. Surtout parce que les artistes trouvent que leurs pensées, leurs émotions et leurs préoccupations sont dignes d'intérêt. Ce doit être un sentiment formidable. »

En contrepartie, l'histoire de Victor Hugo en exil, puis celle d'André Breton aux commencements du surréalisme, qui s'entremêlent à celle des Dubois, offrent des modèles de savoir-vivre à mille lieues de la médiocrité. Ces personnages se projettent dans l'histoire et tiennent leur rôle sans douter d'eux-mêmes. Ils se voient vivre sous le regard d'autrui, mettent en scène leur importance historique. Ainsi, ils concourent aux discours dominants sur la vie spectaculaire – qui essaient aujourd'hui sur les réseaux sociaux, mais également dans les revues populaires, les pages « art de vivre » des grands médias et jusque dans la fiction, qui donne forme à notre vision de « l'amour véritable », de la « bonté » ou de ce qu'est une « existence accomplie ». « [Breton] veut parler aux grands esprits, recevoir d'eux une indication, un signe, car il est perdu, vraiment, il ne sait pas comment répondre à la bêtise de son époque. Aussi : il désire que ces hommes sachent qu'il existe. Son existence demande des témoins. »

Nicol agence les deux plans – celui, historique, des « grands écrivains », et celui des petites gens exclus de l'Histoire auxquels s'intéresse Dubois – en jouant du contrepoint. Ce motif s'articule aussi entre l'ici et l'ailleurs, le riche et le pauvre, à travers la figure du Français qui apparaît au milieu du roman pour solliciter l'aide du médiocre employé de la Société d'histoire de Sherbrooke, afin de retrouver un objet lié aux surréalistes qui se trouverait pour ainsi dire dans sa cour. Cette quête d'une rare ampleur chez Nicol permet de fixer les positions de chacun (les bourgeois qui osent et les pauvres qui se croient indignes), comme de trouver des points de contact entre les deux. Moins frontal que *L'apparition du chevreuil*, *Les manifestations* demeure néanmoins un roman politique en ce qu'il se pose comme un discours sur les discours ordonnant le monde – jusqu'à informer l'idée que nous nous faisons de nous.

Ainsi, les deux livres, par l'enchevêtrement d'une intimité trouble et de paroles autoritaires, de récits appartenant à l'histoire littéraire et d'échecs individuels, rappellent que la littérature n'est pas qu'un discours creux, fait de grands mots et de belles images. Elle ne vise pas non plus à reproduire la vie – sinon, elle ne passerait pas par le truchement des mots : elle tirerait ses effets de la vie elle-même, comme on le voit sur certains théâtres politiques actuels. Et si j'ignore encore quel parti politique fédéral incarne le mieux les « valeurs québécoises » auxquelles je n'adhère d'ailleurs plus que de la fesse gauche, c'est peut-être qu'en elles, je ne suis plus guère prêt à reconnaître que ces livres se construisent sur des violences faites de savoirs et de slogans, de lieux communs et de sottises, pour mieux s'en délier. Constamment happée par ce qui contraint et fait taire, la littérature est ainsi, toujours, continuation de la politique par d'autres moyens. L